LE JOURNAL DU VALET DE CHAMBRE DE PETAIN

Les anecdotes que rapporte Martial Perrey aident à comprendre la véritable personnalité de Philippe Pétain et décrivent pour la première fois, la « petite histoire » de l'Hôtel du Parc où se sont jouées, pendant quatre ans, les destinées de la France.

Martial Perrey est un homme encore dans la force de l'âge. Marié, père de deux enfants de 17 et 19 ans, il est actuellement maître d'hôtel. A ses moments perdus, il a réuni ses souvenirs dont nous extrayons les passages les plus caractéristiques.

J'AI été engagé, en 1935, dans le personnel de l'Elysée comme valet de pied de M. le président Lebrun. Les références que j'avais m'ont permis d'accéder sans trop de difficulté à ce poste. Ma tâche consistait essentiellement à veiller au bon état des vêtements du président et à m'assurer à tout instant qu'il ne manquait de rien. M. le président Lebrun était extrêmement simple et cordial. J'ai gardé de lui le meilleur souvenir.

» En 1939, j'ai été mobilisé à la 33e section des C.O.A. (Commis ouvriers d'administration). Je n'ai donc pu être témoin des événements dramatiques qui allaient me donner un nouveau maître. Ma formation s'était repliée à Perpignan. Au moment où je fus démobilisé, en septembre 1940, on m'avertit que j'étais attendu à Vichy pour reprendre auprès de M. le maréchal Pétain mes fonctions que j'avais occupées sous la Troisième République auprès du président Lebrun. On m'envoya d'abord au pavillon Sévigné, situé à côté de l'hôtel du Parc, et où résidaient des officiers de l'entourage du maréchal. Le personnel de ces services, groupés sous la direction du commandant Allart, comprenait un certain nombre de mes anciens collègues à l'Elysée. Ceux-ci avaient été repris par le maréchal Pétain à la demande du président Lebrun. Il y avait, notamment, les valets de pied Roger Couturier et Ruch et le chef des huissiers Victor Brothier, qui est aujourd'hui concierge à Paris. Ses subordonnés malicieux disaient de lui qu'il avait l'air d'un « vieux pingouin déplumé ». En fait, M. Brothier avait tant de dignité dans son allure, que les ministres du maréchal lui serraient spontanément la main. Il fut très ulcéré lorsque le chef de l'Etat, ennemi du décorum, lui demanda de ne plus porter sa chaîne.

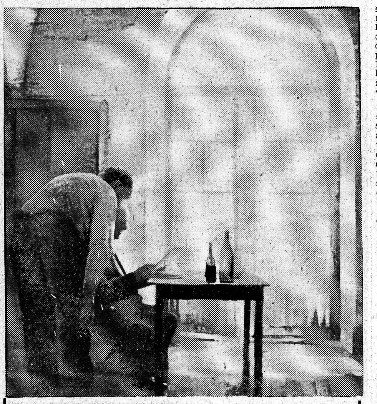
A 7 h. 30, réveil

» Je suis resté pendant six mois au pavillon Sévigné. En mars 1941, je fus distingué par le colonel Bonhomme, chef du cabinet militaire du maréchal, qui avait la haute main sur le personnel. Pendant six mois encore, j'ai servi à la table du maréchal et je remplaçais Brothier dans ses fonctions d'huissier quand il était de sortie.

» Jusqu'à ce moment-là, le valet de chambre personnel du maréchal était un jeune soldat qui fut démobilisé en l'été 1941.

» J'eus l'honneur d'être désigné pour occuper cette place enviée. Le premier contact que j'eus avec le maréchal m'a laissé un souvenir agréable. Il était a mable sans familiarité, et savait être bienveillant en restant très précis dans les instructions qu'il me donnait. La tâche qu'il attendait de moi différait peu de celle dont j'avais pris l'habitude à l'Elysée.

» A 7 h. 30 j'allais réveiller le maréchal. Pour pénétrer dans sa chambre, je devais traverser celle du docteur Ménétrel qui, de jour et de nuit, veillait sur la santé du chef de l'Etat. La porte du docteur, gardée par un inspecteur de police, n'était jamais verrouillée et la porte de communication avec la chambre du maréchal restait constamment ouverte. Très souvent, le maréchal était réveillé parfois depuis 5 heures du matin et travaillait. S'il dormait, je ne l'éveillais pas. Je tirais simplement les rideaux. Le maréchal ouvrait alors les yeux et me disait « bonjour ». Les livres et les journaux traînaient sur sa table de nuit. Je prenais ses vêtements et ses chaussures et j'allais les brosser dans l'office. Je les lui rapportais une fois ce travail fait.



La seule photo de Philippe Pétain prise dans sa cellule du fort de la Pierre-Levée, à l'île d'Yeu.

» Pendant ce temps, le maréchal procédait à sa toilette qui était assez rapide. Il se rasait lui-même avec un rasoir mécanique et se servait d'un blaireau. Il prenait un bain une fois par semaine. Il changeait de linge quand j'estimais que celui qu'il portait était sale. Il avait une demi-douzaine de costumes et s'habillait toujours en civil. Il portait des chemises de couleur avec un col blanc. Le docteur lui choisissait ses cravates. Avant de s'habiller, le maréchal prenait son petit déjeuner en pyjama et en pantoufles, en compagnie de la maréchale et parfois aussi du docteur Ménétrel. Le déjeuner était servi à 9 heures. Le maréchal prenait une tasse de lait chaud et des biscuits. Le docteur Ménétrel prenait du café au lait. Le maréchal regagnait ensuite son bureau et donnait les premières audiences de la journée. Pendant ce temps, le personnel de l'Hôtel du Parc faisait sa chambre en prenant soin de ne pas contrarier ses petites manies. Il tenait, par exemple, à ce que la couverture ne soit pas repliée avec le drap au niveau du traversin.

» Vers 11 heures, le maréchal, quand il en avait le loisir, faisait une promenade en ville. Il aimait à sortir seul. Deux inspecteurs le suivaient cependant à distance. J'ai entendu raconter qu'au cours de ses promenades, le maréchal, pour satisfaire son goût d'indépendance, était entré dans une boutique pour acheter une chemise de nuit. Un des deux inspecteurs était allé chercher le docteur Ménétrel pour l'avertir de cette fantaisie inattendue. Le docteur se précipita et convainquit difficilement le chef de l'Etat de renoncer à cette acquisition. « La maréchale y pourvoira. »

A midi, déjeuner dans une ambiance assez austère

» Le déjeuner avait lieu à midi. Y assistaient : le maréchal et sa femme, le docteur Ménétrel, un membre du cabinet civil et un membre du cabinet militaire, reçus à tour de rôle. Chaque jour, le maréchal recevait à sa table un gouverneur des colonies ou des hauts fonctionnaires de Paris de passage à Vichy. Le repas était préparé par M. Perrault, ancien chef de l'Elysée, assisté du cuisinier Maillard, un ancien, lui aussi. Le repas comprenait, en règle générale, une entrée, un plat de viande garni de légumes, un fromage et un dessert. M. le maréchal prenait une tasse de café, presque jamais d'alcool. Les repas étaient servis par le maître d'hôtel Couturier, le valet de pied Tremblais et moi-même. Le maréchal ne suivait aucun régime et se refusait à prendre les médicaments que lui prescrivait le docteur Ménétrel.

» L'ambiance de ces déjeuners était souvent assez austère, car on y évoquait les événements politiques. Le maréchal ne fumait pas. Il faisait la sieste après le repas jusqu'à 15 heures. Il reprenait alors ses audiences, jusqu'à 19 heures ou 20 heures.

» Un des familiers de ces séances de travail était l'ambassadeur des Etats-Unis Leahy qui était reçu une ou deux fois par mois et était assez souvent invité à déjeuner.

» Après cette journée de travail, M. le maréchal passait directement à table. Il y était attendu par la maréchale, par le docteur Ménétrel et sa femme et quelques intimes. Il y avait parfois jusqu'à dix personnes à table. En principe, le maréchal n'avait pas de préférence culinaire. Un jour cependant, il se prit d'une véritable passion pour la soupe à l'oignon gratinée que se [illegible] durent absorber pendant plusieurs semaines de suite. Il eut la même lubie pour la salade de tomates mélangées d'oignons coupés en quartiers, arrosée d'huile d'olive et saupoudrée de poivre.

» L'atmosphère de ces dîners était beaucoup plus intime et plus détendue que celle des déjeuners. On n'y parlait plus de politique et chacun racontait la dernière bonne histoire. Le docteur Ménétrel était le seul homme qui faisait rire Pétain et il était le seul homme que le maréchal tutoyât. Il était devenu son médecin et son ami intime parce que le docteur Ménétrel père était resté jusqu'à sa mort le médecin du maréchal. Ménétrel donnait souvent son avis que Pétain écoutait volontiers, mais en n'en faisant jamais qu'à sa tête.

» La femme du jeune docteur partageait l'estime et l'amitié que le maréchal manifestait pour son mari. Et Pétain adorait les trois enfants de Ménétrel. Au cours de ces repas familiers, le maréchal Pétain s'amusait à étonner ses convives. Une de ses plaisanteries favorites consistait à surprendre ceux qui le croyaient « gâteux ». Il affectait, par exemple, de s'asseoir après avoir passé la jambe par-dessus le dossier de sa chaise.

» Une autre de ses malices consistait à raconter un certain nombre d'histoires, toujours les mêmes et que chacun de ses familiers connaissaient depuis longtemps.

» M. le maréchal rappelait volontiers les circonstances dans lesquelles il avait appris sa nomination au grade de général :

» C'était pendant la guerre de 1914. Il avait été invité à dîner et à passer la nuit au château des petites-filles du général de Sonis. Très fatigué, le colonel Pétain était monté se coucher aussitôt après le repas, lorsqu'une estafette sonna à la porte. Les deux vieilles filles demandèrent au messager ce qu'il voulait:

« — Voir le colonel Pétain tout de suite. — Impossible, il dort et a défendu qu'on le réveille. — Mais je viens lui apporter sa nomination au grade de général. »

» Les demoiselles, implacables, refusèrent de réveiller le colonel. Mais elles sortirent d'une vieille malle où il reposait dans le camphre le grand uniforme du général de Sonis, en détachèrent les étoiles qu'elles recousirent sur les manches du nouveau général.

» M. le maréchal était parfois très distrait et le reconnaissait bien volontiers. Il m'a raconté que lors de l'enterrement du maréchal Pilsudski il avait provoqué l'étonnement de tous pendant le défilé funèbre. Il ne comprenait pas pourquoi. Mais rentré chez lui, un membre de sa suite lui dit :

» Monsieur le maréchal, pourquoi avez-vous mis des décorations roumaines au lieu de décorations polonaises ?

Les « histoires d'humilité » faisaient ses délices

» D'autres histoires — qu'il appelait des « histoires d'humilité », faisaient aussi ses délices :

» Un jour, en 1918, il avait été invité par un académicien dans un grand restaurant parisien Son hôte, prenant à part le maître d'hôtel, lui demanda : « Avez-vous reconnu le monsieur avec lequel je suis ? — Non, répondit le maître d'hôtel. — Eh bien, c'est le général Pétain. — Qui est-ce, demanda le maître d'hôtel, un général polonais ? »

» Après la guerre de 1914, le maréchal se trouvait dans une ville d'eau. Le médecin traitant, après l'avoir examiné, lui dit : « — Vous avez une constitution très robuste, avez-vous fait la guerre ? — Oui, je l'ai faite. — Pour être dans une telle forme, vous avez dû avoir une sacrée planque ? — Certes, dit le maréchal. — Que faisiez-vous ? — Je commandais en chef à Verdun. »

» Après sa sortie de Saint-Cyr, le maréchal avait été envoyé en garnison à Villeneuve-Loubet. Il avait gardé le meilleur souvenir de ces années de jeunesse et des hôtes qui l'avaient accueilli. Après la guerre de 1914, il voulut réaliser un rêve de toujours : acheter une maison à Villeneuve-Loubet.

» Il revint dans ce pays et demanda à ses anciens hôtes s'ils ne voudraient pas lui céder leur maison.

» — Bonjour, mademoiselle Jeannette, dit-il à la dame qui vint lui ouvrir. — Vous êtes le lieutenant Pétain ? Je suis bien contente de vous revoir. Alors, toujours dans l'armée ? — Toujours, répondit le maréchal. — Alors, vous êtes au moins commandant... »

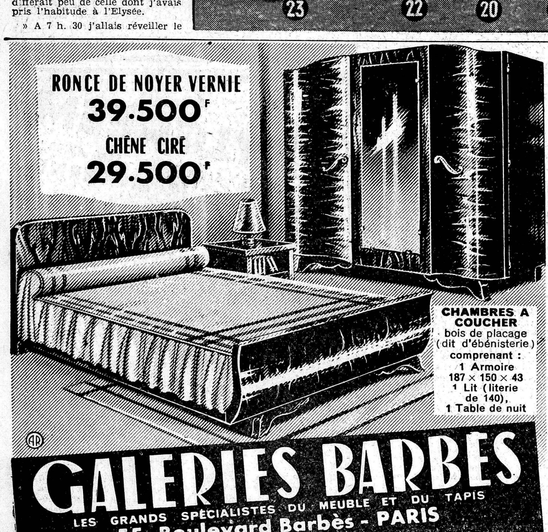
Copyright by France Dimanche *and Scoop Agency.*

Prochain article :
M. LE MARECHAL ME PARLE

CET homme connaît le secret des dispositions prises en cas de décès du prisonnier. Entrepreneur à l'île d'Yeu, il a été chargé par le directeur de la forteresse, de construire la tombe du maréchal Pétain. Il a fabriqué un caveau aux vastes dimensions : 2 m. 80 de haut, 3 m. 60 de large, 4 m. 50 de long. Ce caveau est situé à gauche de la chambre du prisonnier. Pour y accéder, il faut traverser un étroit couloir, descendre treize marches. Il est fermé par une porte d'entrée cintrée, d'un mètre de large. Le caveau est bâti dans une ancienne salle fortifiée, construite par les Allemands, et qui était remplie de chicanes. Il existe deux chambres de ce genre dans le fort de la Pierre Levée. L'an dernier, le directeur de la prison avait demandé à l'entrepreneur de supprimer les chicanes. Au début de cette année, l'état du prisonnier s'étant aggravé, il exigea que les travaux soient terminés pour le 28 février. On pense qu'il s'agit là d'une première sépulture provisoire, prévue pour le prisonnier.

CES vingt-trois envoyés spéciaux sont immobilisés à l'île d'Yeu depuis la maladie de Philippe Pétain. Ils ont transformé l'Hôtel des Voyageurs, principal établissement de l'île, tenu par Gontrand Nollot, ancien ténor de l'Opéra, en une immense salle de rédaction. Ces reporters sont : 1. Aubry, de l'agence américaine Associated Press ; **2. Coulon,** d'Eclair-Journal ; **3. Lalanne,** de France-soir ; **4. Moreau,** du Figaro ; **5. Suisse, de l'**Agence France-Presse ; **6. Serge Bromberger,** du Figaro ; **7. Bernard-Derosne,** de L'Aurore ; **8. Winter, de l'agence américaine** United Press ; **9. Ledieu,** de l'Agence France-Presse ; **10. Siegel,** de France Dimanche ; **11. Florey,** de Paris-Presse ; **12. Sévry,** du Monde ; **13. Beutsch,** de l'Agence France-Presse ; **14. Pignolet,** de France-soir ; **15. Pommier,** de Radar ; **16. Foucheran,** de l'Agence France-Presse ; **17. Bossard,** de La Résistance de l'Ouest ; **18. Rebstock,** de Paris-Presse ; **19. Devaysse,** de Samedi-soir ; **20. Hudson,** de l'Associated Press ; **21. Ahier,** de l'United Press ; **22. Simon,** de L'Est Républicain ; **23. Claude Fromenti de** France Dimanche. **Sont absents de cette photo Walter Carone et Filipacci,** de Paris-Match.

CE journaliste qui détale pour échapper aux poursuites des gardes mobiles du fort de l'île d'Yeu, c'est l'un des meilleurs reporters-photographes de « France Dimanche », Claude Fromenti. Celui-ci, qui a obtenu par le passé tant d'excellents documents et tout dernièrement une extraordinaire photographie sur les sauts fantastiques d'Yves Montand au théâtre de l'Etoile, a fait l'impossible pour montrer à nos lecteurs le visage du prisonnier de l'île d'Yeu.



Pendant le mois d'avril, nos magasins sont ouverts tous les lundis après-midi

FRANÇOISE

Eric von en quatre

Aristocrate à Vienne Millionnaire à Hollywood

SI vous ne l'avez pas encore vu, valet fidèle et mari crucifié de Gloria Swanson dans « Boulevard du Crépuscule », vous le verrez... Inquiétant, raide, fascinant, Stroheim enfin, jusqu'au bout de ses gants blancs.

Eric von Stroheim est un monsieur, un grand monsieur en quatre épisodes : vingt-cinq ans de faste dans la Vienne des valses, cinq ans de misère dans l'Amérique des émigrés, dix ans de génie dans le Hollywood qui enfantait, en hurlant, le cinéma, vingt-cinq ans de mépris dans tous les studios où l'on a besoin d'un crâne rasé ou d'une nuque prussienne.

De ces quatre épisodes, le public ne connait aujourd'hui que le dernier. On imagine vaguement que, derrière cette ombre trapue et monoclée qui a traversé une quarantaine de films, de grands fantômes tournoient. Mais seuls les amants du cinéma et les fervents des ciné-clubs savent qu'Eric von Stroheim a écrit et réalisé, entre 1918 et 1928, quelques œuvres dont la violence, le souffle et l'érotisme n'ont jamais été dépassés. Les budgets non plus d'ailleurs dit-on, bien qu'il s'en défende.

Du temps qu'il tournait *Folies de Femmes*, la publicité faite autour de son nom barrait d'un trait l'S de Stroheim, assimilant ainsi son initiale au sigle du dollar.

Devant le portail de la société *Universal*, des pompiers dressaient chaque jour leur échelle pour écrire en énormes chiffres d'or le total des dépenses fabuleuses engagées par Eric Von Stroheim...

Mais l'Amérique ne tolère pas longtemps les monstres. Elle a broyé celui-là aussi, avant Orson Welles. Et puis, griffes rognées, crocs limés, elle lui a dédaigneusement permis de vivre, en acteur.

Et il vit, ironique et hautain Et il tourne, un peu à Hollywood, beaucoup à Paris, depuis qu'un metteur en scène français eut l'idée de faire venir des Etats-Unis, en 1935, pour le film *Marthe Richard*, « l'homme que l'on aimerait haïr ».

Puis ce fut *La Grande Illusion*. Quand il arriva au Haut Kœnigsbourg où les prises de vues étaient déjà commencées nous étions tous tremblants et Jean Renoir plus que les autres. Nous allions voir Stroheim, le grand Stroheim !...

Il imagina l'appareil orthopédique

Il fit une magistrale entrée dramatique, sanglé dans son uniforme, le cou soutenu par un appareil orthopédique, suivi par une longue infirmière drapée dans ses voiles blancs.

Personne ne savait exactement quel genre de soins cette infirmière lui prodiguait, et personne n'osa jamais le lui demander, non tant par discrétion, mais de crainte qu'il réponde au contraire avec un grand luxe de précisions.

L'appareil orthopédique était une idée à lui, une des innombrables idées dont il fertilisa le film et que Jean Renoir eut la suprême intelligence d'accueillir.

C'est en arrivant à Colmar qu'il y avait pensé. Il se mit aussitôt en quête d'un orthopédiste, tomba sur un artisan consciencieux, qui répétait :

— Si vous avez la colonne vertébrale brisée, il vous faut un corset complet, pas un seulement tour de cou. Et si vous ne l'avez pas, vous n'avez pas besoin d'appareil...

Stroheim sortit un flacon de whisky de sa poche. Quand le flacon fut vide, l'orthopédiste admit que, puisque Monsieur le Client était acteur, le tour de cou suffirait.

— Vous l'aurez dans huit jours, dit-il.

— Huit jours ? Mais je tourne demain matin à l'aube. Il me le faut ce soir.

Et il sortit un second flacon de whisky d'une autre poche.

L'appareil fut livré à l'hôtel dans la nuit. Stroheim l'essaya, enfila son uniforme de commandant allemand : impossible de fermer le col.

— Nous devons y arriver, déclara Stroheim à l'infirmière. Allez chercher le concierge de nuit.

Pendant trois heures, l'infirmière et le concierge tirèrent chacun d'un côté du col, pendant que Stroheim le tamponnait avec un linge humide.

Le lendemain, il se présentait pour tourner, à demi étranglé, les yeux exorbités, mais prêt à l'heure dite.

Depuis, on a l'impression qu'il éprouve une sorte de délectation à se prostituer dans...

— ... de la m....!, dit-il, pour qualifier la majorité des films où il apparaît.

Ce n'est pas un monsieur simple, monsieur von Stroheim. Si, à l'écran, il claque comme un bruit de bottes, il a dans la vie des résonances beaucoup plus riches et plus subtiles.

Il charrie dans son sang bleu toute la pourriture de la vieille Europe et tout le raffinement de ses derniers aristocrates, toute la morgue de la vieille Autriche et tout l'humour des authentiques Viennois.

Il se lèvera vingt fois pour allumer votre cigarette, vous accueillera avec la plus exquise politesse, dans la belle propriété qu'il a achetée il y a cinq ans aux environs de Paris, ne tolèrera pas que vous vous baissiez pour ramasser un gant, et vous dira, dans son anglais flexible et rocailleux :

— Je vous connais... Est-ce que j'ai essayé de dormir avec vous. Je n'ai pas de mémoire, parce que je bois comme un poisson.

Une jeune femme jolie et aiguë, Denise Vernac, vit avec lui depuis douze ans.

— Nous ne sommes pas mariés, précise-t-elle. Eric tient à le dire, parce qu'il y a en Amérique une véritable Mme von Stroheim...

Outre cette troisième et légitime épouse, il a aussi là-bas deux grands fils, l'un assistant, l'autre opérateur de prises de vues, et des petits-enfants dont il montre volontiers la photo.

Son expérience de chauffeur fut catastrophique

Denise Vernac ne le quitte jamais. Elle l'a suivi en Amérique lorsqu'il est parti en 1940, après avoir demandé en vain son incorporation dans l'armée française ; elle tourne souvent avec lui, elle traduit pour lui les *Mémoires* qu'il est en train de terminer, elle conduit la grosse Cadillac beige. Il y a trente-cinq ans que Stroheim n'a pas touché un volant.

Il était alors assistant du metteur en scène John Emerson, auquel on venait de livrer une magnifique voiture neuve. La voiture, mal rangée devant la maison, empêchait la circulation. Emerson, malade et grelottant de fièvre dans son lit, était hors d'état de s'en occuper.

Stroheim n'avait jamais conduit.

— Mais quoi, se dit-il, si toutes ces vieilles dames que l'on voit sur les routes sont capables de mener une voiture, je peux certainement en faire autant.

Il s'assit au volant, tira des boutons, en poussa d'autres, appuya sur des pédales. La voiture bondit... et rentra au garage. Malheureusement, au lieu de s'arrêter devant le mur, elle le traversa. De l'autre côté, il y avait un fossé de trente mètres... Stroheim trouva le frein à l'instant d'y tomber. Ce fut sa première et sa dernière expérience de chauffeur.

Avant d'être assistant, il avait été « cascadeur ». C'est ainsi que l'on appelle les figurants qui doublent les vedettes dans les exercices dangereux. Pour trois dollars par semaine, il se jette à cheval dans la mer du haut d'une falaise, saute du cinquième étage, se casse trois côtes, débute avec Griffith dans le rôle d'un nègre qui fait une chute de sept mètres et déclare à un grand comédien qui tourne en uniforme :

— C'est une comédie ou un drame que vous jouez ?

— Un drame.

— Alors, mettez donc vos décorations à l'endroit !

C'est ainsi qu'il se fait remarquer.

Mais, avant d'être figurant, il a été emballeur dans un grand magasin. Il savait trois mots d'anglais. Ce furent malheureusement ceux que lui adressa son chef de rayon au bout de six jours de travail : ils signifiaient très exactement « Fils de chienne ».

Il devint correspondant allemand-français pour une maison d'importation. Il savait six mots de français. Après quelques échanges de lettres, la maison de Paris se permit de remarquer que le correspondant ne semblait pas saisir exactement le sens des messages qu'il traduisait...

Il fut homme de peine dans une auberge où entra un jour une ravissante blonde. Fasciné, il versa distraitement le potage sur les genoux de la cliente au lieu de le verser dans l'assiette. Elle n'était pas rancunière : quinze jours après elle s'appelait Mme von Stroheim.

Toujours insolent

Ce grand amour résista à une grande misère pendant laquelle il fut tour à tour garde forestier, capitaine dans l'armée mexicaine, sauveteur sur une plage où l'on ne se noyait pas, représentant en papier tue-mouch dans un pays sans mouches, poseur de rails en Californie et professeur d'équitation escorteur pour dames, policier monté et, en toutes circonstances, insolent.

Il gagnait enfin sa vie normalement comme assistant de Griffith, dans ce village en planches que l'on appelait Hollywood lorsque sa femme mourut en 1915. Il avait trente ans et il allait balayer d'un coup les années d'humiliation et les rires des filles devant son crâne rasé.

Mais, avant de débarquer à New-York par un matin glacé de décembre 1909 et d'y devenir emballeur, il avait été le plus impertinent des cadets de l'armée impériale.

Du jeune lieutenant Eric von Nordenwall von Stroheim, qui caracolait en uniforme bleu ciel derrière François-Joseph, il reste aujourd'hui à l'homme de 65 ans une façon inimitable de claquer les talons, de porter le monocle, de boire dix-huit cognacs coup sec en se tenant de plus en plus droit, d'acheter dix mille francs d'orchidées quand cinq cents francs de violettes feraient l'affaire... Il reste aussi une lon-